



L'Europe des Projets Architecturaux et Urbains

Groupement d'Intérêt Public

**POPSU** Plate-forme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines

## COLLOQUE DU 26 MARS 2009 : « NANTES, UNE FABRIQUE URBAINE » RETRANSCRIPTION DES DEBATS

9h00 – 9h30 : Introduction



Avec le soutien de :



## **Introduction**

### **Patrick Rimbart, *vice-président de Nantes Métropole***

Bienvenue à Nantes. Je voudrais d'abord remercier le comité scientifique du programme POPSU, Mme Danièle Valabrègue, M. Alain Bourdin, ainsi que M. Robert Prost qui prendra la parole après moi et exposera le contenu de cette journée.

C'est une aventure que nous avons entreprise ensemble depuis quelques années. Certes, ce sont les chercheurs qui ont cherché... mais c'est bien volontiers que nous nous sommes prêtés à cette aventure. D'une part parce que qu'elle était extrêmement originale dans sa démarche – elle était d'abord transversale, ce qui nous semblait très important sur le sujet de la ville, du projet urbain, de la fabrique urbaine, comme on dit – et puis aussi parce qu'il s'agissait de faire une étude comparative sur plusieurs villes, ce qui est toujours intéressant. Non pas dans un esprit critique, ou alors critique dans le bon sens du terme, mais pour observer les différentes pratiques et essayer de les restituer dans ce qu'elles ont de commun et puis dans ce qu'il manque sur la réflexion de la construction de la ville.

En effet, on a chacun d'entre nous des expériences, on est tous spécialisés, même si en tant qu'élus on n'est pas vraiment spécialisés. On a le GPV Malakoff ici, qui est un Grand projet de ville, où l'on voit de nombreux chercheurs regarder comment cela se fait, écrire, participer même à des films, à des entretiens, des exposés, mais on voit aussi l'Île de Nantes qui attire, dans les deux sens du terme.

Rarement une approche comparative comme celle-là a été faite. Elle a pu, dans chaque ville, se mener avec des chercheurs ayant des points de vue divers et des origines parfois différentes. Cette somme, qui n'est pas encore une bible mais un élément important de notre réflexion, confronte des points de vue qui ne sont pas, et heureusement, tous synthétisés dans un même modèle, dans de mêmes affirmations. Ils ont suscité des interrogations multiples qui nous permettent, à nous élus de ces villes, même s'il est quelquefois difficile de se regarder en face, d'avoir un effet miroir varié.

Cette aventure, extrêmement riche, a été pour nous nécessaire. Car la position de l'élu est difficile. Il construit un projet pour la ville, qui doit être identitaire pour l'ensemble de ses habitants, mais qui concerne aussi le territoire où la ville a son influence, où elle construit les projets d'autres villes et d'autres territoires. Nous devons donc avoir un projet identifiant, unificateur, en employant quelquefois des mots que certains peuvent considérer comme des concepts flous, « bateau », un peu lointains parfois de la conceptualisation de la réflexion du chercheur.

J'ai trouvé un œil constructeur, ce qui est très bien résumé dans le livre synthèse « *Projets et Stratégies urbaines* », qui positionne les chercheurs comme étant non pas des gens qui font la même chose que nous, qui portent un jugement moralisateur, mais qui se positionnent dans la construction comme acteurs, à côté de nous, pour structurer nos projets, nous permettre de réfléchir et nous emmener plus loin.

Cette aventure est passionnante. J'espère que les échanges qui vont avoir lieu aujourd'hui nous permettront d'éclaircir certaines choses, mais j'espère aussi que c'est un point de départ dans un processus plus long avec les politiques, les chercheurs, plus largement les acteurs de la ville et, je le souhaite, les habitants de ces villes que nous observons ou avec qui nous essayons de travailler, qui sont les premiers concernés.

Je parlais tout à l'heure de la forme du langage, le vôtre, le nôtre. Il y a des passerelles à faire pour que l'habitant, au-delà de sa position de demandeur par rapport à une offre, soit aussi un acteur de sa propre ville, c'est-à-dire qu'il passe du stade d'habitant au stade de citoyen. C'est aussi un des enjeux qui est devant nous et que nous avons à construire.

Le livre sur Nantes s'appelle « *Nantes, petite et grande fabrique urbaine* ». C'est un peu provocant... Cela pourrait hiérarchiser les choses mais, quand on le lit, on voit que ce n'est pas le cas. Les élus ont bien sûr une vision de ce qu'est Nantes, de son rôle et d'un certain nombre d'actions à mener – sans pour cela avoir une vision figée de la ville – mais ils souhaitent aussi que le projet de Nantes, bien sûr soit partagé par tout le monde, mais aussi puisse déboucher sur d'autres projets.

Je pense qu'une ville est avant tout un lieu où l'on crée, où l'on produit et non pas où l'on se reproduit. Si aujourd'hui cette ville ne produit pas, si elle n'a pas ce moteur, cette volonté, cette mise en œuvre dans une dynamique de production, de production de sa propre existence et de production par rapport à un ensemble plus large qu'elle, ce n'est plus une ville mais un modèle qui se perpétue sur lui-même et qui n'a pas grand avenir.

Lorsque l'équipe municipale est arrivée à la tête politique de cette ville, en 1989, quel était son diagnostic ? Elle avait en toile de fond une rupture qui semble assez essentielle dans la société française, c'est la rupture des années 70. Il y avait d'abord une interrogation au niveau de la société, société qui était en crise, on percevait une accélération au niveau de la construction des villes avec parfois un changement de modèle de construction de ces villes. Puis il y avait une interrogation plus large au niveau de la société, qui se retrouvait notamment à travers une problématique du livre du Club de Rome qui s'intitulait « *Croissance zéro* » et qui posait déjà cette question du développement durable : comment, dans un monde qui s'urbanise, dans un mouvement de consommation de notre

terre, pouvons-nous durablement exister et évoluer ? Ça, c'était le premier mouvement.

Il y avait aussi le mouvement des grands ensembles où il fallait accueillir l'immigration intérieure, et plus tard extérieure, et où ces villes avaient un peu tourné le dos à un certain modèle urbain. A Nantes, c'était par exemple l'implantation d'un système autoroutier le long des fleuves, un vaste échangeur sur l'île de Nantes. La ville devait être fonctionnelle, accueillir des campus, développer l'habitat. On construisait aussi en creux du logement social, pas forcément en même temps que les nouvelles ZAC. Mais, déjà, le modèle idéal de la ville était remis en question car l'on sentait qu'il y avait un problème de fonctionnement, de perspective.

L'ensemble de ces réflexions sur le modèle urbain s'est traduit à Nantes en 1977 par un clivage entre deux projets de ville : une ville fonctionnelle, tout-automobile et, au contraire, une ville où l'on revenait à un modèle où l'espace public appartenait à tout le monde, avec un partage entre les différents modes de déplacement et les différentes populations. Les Nantais ont souhaité un autre mode de développement de leur ville.

Nantes est une ville commerçante mais aussi industrielle, riche des activités liées à son port : la construction navale et tout ce qui va avec, la conserverie, l'agroalimentaire, surtout de produits exportés. Nantes était une ville qui vivait plutôt sur des flux extérieurs. Pour des raisons techniques, le gabarit des bateaux, l'activité industrielle qui était sa raison d'être a été déplacée vers Saint-Nazaire, ce qui n'a pas été sans problèmes.

Il y a eu une rupture dans ses choix en 1983, et la volonté de construire une autre ville en 1989. A cette époque, nous étions au lendemain d'un événement important de son histoire : la fermeture des chantiers navals, qui avaient toujours été l'identité de Nantes. Cela a provoqué une sorte de dépression collective parce que les Nantais n'en voyaient pas le sens, parce que l'histoire s'arrêtait et qu'il n'y avait pas de vision d'avenir.

Quel a été notre projet ? Nous avons voulu reconstruire une identité à la ville. Vous allez me dire que nous avons raconté une histoire, reconstruit un mythe... Oui, nous avons raconté une histoire. Nous avons reconstruit l'histoire de ce que pouvait être notre destin. D'abord en nous appuyant sur des choses évidentes. Nous sommes la plus grande ville sur la façade atlantique, nous avons donc un passé, un potentiel sur lequel il faut s'interroger et qui nous donne une certaine responsabilité.

Nous avons aussi une histoire un peu « embêtante » car Nantes était au XIX<sup>e</sup> siècle le premier port de France dont le commerce principal était la traite. Il y

avait une sorte de culpabilité qui resurgissait de temps en temps pour créer un clivage ou pour s'excuser d'être là et de sa propre richesse.

Nous avons entrepris dans un premier temps l'identification des Nantais à leur ville par un travail culturel qui leur a permis de se rassembler mais aussi de mieux connaître le potentiel de la ville. C'était certes de la culture événementielle mais c'est une culture qui a mis les Nantais dans la rue, dans la ville. Nous avons par exemple joué Othello de Shakespeare dans les anciens chantiers qui venaient de fermer, qui étaient autrefois des forteresses auxquelles les habitants n'avaient pas accès. Et, finalement, ce potentiel s'est révélé, l'appartenance à une communauté non pas identitaire qui exclut les autres mais qui s'approprie sa ville, qui s'identifie et qui peut permettre de construire une vision collective.

Nous avons également entrepris pendant la même période une action sur le Grand-Ouest en faisant un travail de rapprochement avec un certain nombre de villes – le réseau des villes du Grand-Ouest – et en assumant notre rôle de matrice parce que nous sommes la ville la plus importante mais aussi pour montrer aux Nantais la responsabilité de leur ville au-delà de son strict périmètre. Cela a été un travail d'identification et surtout de mise en avant des enjeux qui se posaient à nous et de leur appropriation par tous, et non par un petit groupe d'experts ou de penseurs. Cela a été pour nous quelque chose de fondamental.

Nous avons aussi essayé de fournir à la ville un certain nombre d'équipements. Malgré un endettement de la ville-centre seule pour la construction de la Cité des Congrès qui correspondait à trois années d'investissement pour une commune, nous avons pris le risque de nous endetter et de construire des écoles. L'université de Nantes avait été fermée parce que des bourgeois nantais se plaignaient du bruit que faisaient les étudiants.

Reconquérir des choses, assumer notre histoire, révéler le potentiel, positionner Nantes, identifier les Nantais aux enjeux, les partager et, à partir de là, construire le projet de Nantes dans le temps mais toujours avec cette même vision.

Le programme municipal de la ville de Nantes était un programme sur trois piliers, sur l'attractivité internationale de Nantes.

- C'était dire aux Nantais qu'ils ont un rôle à jouer et qu'il faut faire un certain nombre de choses pour jouer ce rôle par rapport à une économie aujourd'hui mondialisée.
- Puis il y a la cohésion sociale, qui est un thème que nous avons toujours car nous avons la responsabilité de la société au sens urbain du terme. Ce thème est fondamental parce que la ville est un endroit où l'on apprend les règles, où l'on se côtoie, on vit ensemble dans des quartiers différents, avec des statuts différents, et il faut pouvoir s'identifier à plus large que soi et avoir de multiples identités, dont l'identité globale de Nantes.

- Enfin, le développement durable. Nantes, en tant que partie d'un tout devait s'emparer et décliner les enjeux que la société se pose, notamment celui du développement durable.

Il y a une certaine continuité, puis une progression avec des actions que nous avons construites au fur et à mesure. Nantes n'est pas une maquette, Nantes n'est pas un modèle, Nantes n'est pas un jeu, c'est une fabrique. Une fabrique cadrée dans une vision qui prend en compte ce qu'est la ville.

Je voudrais pour terminer vous montrer comment, en tant qu'élus, nous avons mis en action, dans le cadre de l'administration municipale, un certain nombre de choses.

Dans le premier mandat, j'étais adjoint aux travaux et à la vie quotidienne des quartiers. Mon collègue, Daniel Asseray, qui a joué un rôle très important dans la construction de la ville ces vingt dernières années, était adjoint à l'urbanisme et à la politique de la ville, ce que l'on appelait à ce moment-là le Développement social des quartiers. Un des rôles que j'avais notamment était de dissocier ce gros machin des services techniques qui disait à tout le monde ce que devaient être les choses, et de lui apprendre que les services techniques sont faits pour travailler pour une direction d'investissement, la direction de l'Education de la vie associative, etc. Car, à cette époque-là, lorsque vous faisiez des travaux dans une école, on vous disait comment vous deviez fonctionner mais on ne réfléchissait pas à la méthode inversée, c'est-à-dire : de quoi avez-vous besoin et comment faut-il faire pour répondre à vos besoins de développement.

La vie quotidienne des quartiers, pourquoi ? Parce que notre conception de la construction de la ville est basée sur un triptyque : nous devons construire cette ville entre élus, habitants et services. Ces allers et retours au sein de ce triangle, il fallait aussi les construire par rapport à l'espace public. Lorsque nous avons un projet sur l'espace public, il fallait le construire avec la maîtrise d'ouvrage d'usage, c'est-à-dire les habitants, en faisant émerger des comités de quartier, qui quelquefois étaient des comités de défense mais qui sont ensuite devenus des acteurs à part entière du projet.

Daniel Asseray montrait bien aussi que l'urbanisme, c'est-à-dire la construction des règles de la ville, du paysage, devait aller de pair avec un projet social.

Après, les choses ont évolué mais déjà le positionnement des élus, l'objectif d'organisation, de relation avec les services étaient un mode d'action pour construire la vision de ce que nous voulions à Nantes.

J'ai été très heureux de votre œil sur la ville parce qu'il nous a permis quelquefois de nous recentrer en nous disant : « Nous avons ces objectifs, nous ne les avons pas forcément atteints. » C'est ce regard que vous nous avez apporté, regard qui participe à la construction en commun de la ville dont vous êtes aussi des acteurs.